

*Lettres à Max Brod*¹



Il faudrait pouvoir percer le mystère qui nous fait nous attacher davantage aux corps lointains dont sont issues les phrases, qu'aux vrais corps physiques de ceux qui nous entourent. L'attachement que nous éprouvons pour Franz Kafka est immense, quoi qu'il écrive. Dans la moindre lettre de sa correspondance, le moindre fragment de son journal, la moindre phrase de ses nouvelles, le moindre paragraphe inachevé de ses romans, on l'entend, on le comprend, on le voit, on l'aime.

Kafka est un des plus grands écrivains du XX^e siècle car il a su faire tomber les barrières entre sa perception et son expression, il a su ne jamais avoir peur de la grammaire et su se hisser au-dessus de la terreur de tout dire. Kafka est sincère, toujours, il est intégralement lui-même, il dit la vérité, rien que la vérité, et surtout toute la vérité, en ne laissant aucune zone d'ombre. Lorsqu'il écrit des courriers, particulièrement des courriers à son ami Max Brod, à qui

1. *Lettres à Max Brod*, de Franz Kafka (Trad. Pierre Deshusses). 2011, Rivages, Rivages-poche, 473 p., 10,50 €.

il estime qu'il peut tout dire, c'est comme si Kafka tenait un journal intime. À cette exploration complète et parfaite de soi, s'ajoute l'énergie visuelle de sa langue, la crudité, l'urgence désespérée, la force divine qui permet à Kafka de décrire ce que personne n'avait jamais décrit avant lui : des lieux, des paysages, des architectures impossibles mais que lui rend possible, il pense l'impensable et le rend alors possible.

La façon dont Kafka vante les textes écrits par Max Brod est touchante : il voit en lui un plus grand écrivain que lui-même, mais il utilise pour le défendre des mots incommensurablement plus forts que ce que Brod pourra jamais écrire. Tout sert à Kafka, tout lui est un appui. Chaque lettre, ou presque, contient ses mots bénis et on comprend avec lui mieux qu'avec n'importe quel autre auteur pourquoi on publie les Œuvres complètes, jusqu'au moindre griffonnage anodin, de certains écrivains, dont lui-même². Tout ce qu'il écrit fait sens. Le 2 mars 1919, depuis Schelsen, il commence un paragraphe d'une lettre à son meilleur ami en disant, d'une façon si naturelle, sans chercher à être sentencieux : « *Les premières erreurs de la vie, je veux dire : les premières erreurs visibles, sont bien étranges.* »

En 1922, alors qu'il est à Planà, se plaignant du bruit que font les enfants autour de lui, il écrit : « *C'est comme si je soulevais une pierre et voyais l'évidence, l'attendu à la fois tant redouté, les cloportes et tout le peuple de la nuit, mais c'est visiblement une transposition, ce ne sont pas les enfants qui sont les êtres de la nuit, ils soulèvent plutôt avec leur jeu la pierre de ma tête et me "permettent" ainsi de voir à l'intérieur.* » Visitant Venise en septembre 1913 : « *Comme c'est beau et comme on la sous-estime chez nous ! je resterai ici plus longtemps que je ne le pensais* » et Kafka ose écrire là ce que nous n'osons même pas penser.

À Zürau, en 1917, décrivant à Max Brod leur correspondance, il explique : « *C'est le même couteau dont le tranchant coupe nos cous, nos pauvres cous de pigeons, l'un ici, l'autre là-bas. Mais il le fait de façon si lente, si excitante, en économisant bien le sang, en torturant bien le cœur, en torturant bien les cœurs.* » Son cœur justement, Kafka le torture à cause des femmes, plus

2. *Œuvres complètes*, de Franz Kafka, (Trad. Jean-Pierre Danès, Claude David, Marthe Robert et Alexandre Vialatte). 1976, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 4 volumes, 5984 p., 209,67 €.

encore peut-être qu'il ne torture celui de ces femmes auxquelles il se refuse sans cesse. Il a peur d'elles, il lui a manqué quelque chose, il n'a pas dépassé son angoisse de l'adolescence, timidité maladive et effroi du sexe, et aucune n'a pu le libérer, alors il errera et il écrira. Kafka méritait les femmes, son corps les méritait, le monde réel aura été d'une terrible injustice avec lui. On connaît ses histoires d'amour interrompues, il se fiance et puis il rompt. En 1916, parlant de Felice Bauer, la femme qu'il aime, il écrit : « *Quel homme je suis ! Quel homme je suis ! Je la tourmente jusqu'à la mort et moi avec.* » Et plus loin : « *Or maintenant j'ai vu le regard plein de confiance d'une femme et je n'ai pas pu m'y soustraire. Beaucoup de choses se sont fissurées que je croyais scellées à jamais.* »

Ce sont des lettres mais c'est aussi une confession, Kafka ne s'adresse pas seulement à Max Brod, il parle d'abord à lui-même, il se regarde. En 1921, il confie qu'il a « *l'impression d'errer comme un enfant dans les forêts de l'âge adulte.* »

Ces lettres à Max Brod sont une fontaine de jouvence, une eau de vie miraculeuse et permanente qui nourrit et guérirait n'importe quel mourant, spirituellement parlant. Et d'ailleurs, Franz Kafka n'est pas mort. En 1922, il explique : « *Je suis parti de chez moi et il me faut toujours écrire pour rentrer chez moi, même si ma maison a peut-être depuis longtemps disparu dans l'éternité.* » Nous sommes sa maison, construite dans le futur, et qui restera là pour l'accueillir jusqu'à l'éternité.

Février 2011

Marc Pautrel